

Outre-temps

Il venait de recevoir un message l'informant que son rendez-vous était reporté d'une heure. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il chercha autour de lui un café où patienter. C'était toujours mieux que la salle d'attente du notaire.

Sur la petite place au bout de la rue, les établissements ne manquaient pas. Il choisit celui qui lui semblait le plus confortable et s'assit près de la fenêtre. Une heure d'attente, sans livre : il allait en profiter pour regarder les passants passer!

Dans le flot ininterrompu, à cette heure de migration vers les bureaux, son œil fut attiré par une haute silhouette élancée, couverte des pieds à la tête, à la façon des femmes du début du siècle dernier. Bottines claires, longue jupe, veste-manteau, chapeau aux larges bords. Impossible de distinguer la moindre parcelle de peau.

Attiré, puis distrait par de nouveaux visages, de nouvelles allures, il l'oublia.

Quand le flux se tarit, il reporta sa curiosité sur l'intérieur du café.

Les consommateurs, qui se pressaient il y a encore quelques minutes au comptoir, étaient repartis vers leurs obligations. La salle était presque vide. A l'exception d'une présence qu'il sentit derrière le pilier à sa gauche. Un mouvement imperceptible lui indiquait qu'il n'était pas seul sur cette banquette. Et effectivement, des mains s'avancèrent pour saisir la tasse de thé que le serveur venait d'apporter.

Des mains gantées. Détail incongru par cette chaude journée de juin. Mais à y regarder de plus près, il s'agissait de gants blanc-crème, très travaillés, au crochet. Cet anachronisme lui fit immédiatement penser à la silhouette aperçue quelques minutes plus tôt. Ils ressemblaient aux gants que les dames d'un autre temps portaient pour tenir leur ombrelle et préserver du soleil leur peau diaphane.

Les mains étaient longues, les doigts fins. Il devinait des bagues sous le tissu. Il émanait de ce vêtement une délicatesse, une fragilité car oui, ces gants habillaient littéralement la peau qu'ils recouvraient.

Ils caressaient lentement la tasse, comme pour sentir le moment où le thé serait à bonne température et où les mains pourraient le porter aux lèvres.

L'impossibilité de distinguer celle à qui appartenaient ces mains augmentait le mystère. Sa tenue surannée la faisait imaginer plutôt âgée. Et, en même temps, les gestes étaient sûrs, les mains se saisissaient de la théière sans hésitation, sans tremblement, avec grâce.

Outre-temps

Une légère sonnerie le tira de ses songes. Elle lui rappelait l'imminence de son rendez-vous. Il déposa l'argent près de sa tasse de café, rassembla ses affaires en se promettant de prendre le temps, avant de sortir, de regarder derrière ce pilier qui pouvait bien être au bout de ces mains gantées.

Arrivé à la porte, il se retourna, bien placé pour embrasser toute la banquette, mais il n'y avait plus personne, juste une tasse de thé encore fumante.

Il resta quelques secondes stupéfait, le regard fixe. Cela suffit pour que l'inconnue réapparaisse. Elle longea le comptoir et il l'entendit distinctement demander au serveur de lui indiquer l'étude de Maître Garance. Il sauta sur l'occasion pour lui proposer de l'y accompagner puisqu'il s'y rendait également.

Ils firent un court trajet côte à côte, ce qui l'empêchait à nouveau de découvrir son visage. Sa présence à ses côtés l'intimidait et il sentait qu'aucune conversation ne pouvait s'engager. Elle n'aurait pu être que banale et le personnage excluait toute velléité de vulgarité.

En arrivant devant l'office notarial, elle lui fit signe de continuer seul et il la vit se diriger vers l'église Saint-Eustache, située juste en face.

Maître Garance le fit entrer dans son bureau et, avant de la laisser évoquer le sujet qui l'amenait, il lui demanda ce qu'elle savait de la femme mystérieuse. Elle lui apprit qu'elle avait été une immense cantatrice à la fin des années 50, effectuant des tournées magistrales dans tous les opéras de la planète. Elle aurait été encore plus célèbre que « la Callas » si elle n'avait pas interrompu sa carrière en pleine gloire.

Les journaux de l'époque avaient traité du drame qui l'avait frappée. Elle formait avec son mari un couple à la Elizabeth Taylor et Richard Burton, des amants maudits en somme. Leurs éclats, leurs ruptures, leurs retrouvailles flamboyantes faisaient souvent la une des journaux. C'est à la suite d'une dispute encore plus féroce que les précédentes qu'un incendie se déclencha dans leur hôtel particulier de l'ouest parisien. Son mari périt dans les flammes. Quant à elle, elle fut gravement brûlée et depuis lors, n'est plus apparue en public. Elle ne sortait que très rarement et toujours revêtue de vêtements qui couvraient l'ensemble de son corps. Jusqu'à sa capeline qui obombrait totalement son visage.

Comme chaque année, elle venait voir sa notaire pour s'assurer qu'après sa mort, il serait déposé sur leur tombe un bouquet de tulipes à la date anniversaire de leur mariage.

Outre-temps

En quittant le bureau, il était toujours enveloppé de l'aura de cette femme. Il la croisa une dernière fois en lui tenant la porte de l'immeuble et aperçut, à la faveur d'un mouvement du poignet, une cicatrice rouge et profonde qui descendait de l'avant-bras jusqu'aux phalanges.